Ami du Clergé du 26 mai 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXXV. *2e Dim. après la Pentecôte :* Les mauvaises excuses des mauvais chrétiens, 305. — XXXV *bis. Fête-Dieu :* L'Eucharistie, tout est là, 306.
Pour la fête du Sacré-Cœur. — Le catholicisme religion d'amour, 308.
Pour la fête de S. Antoine de Padoue. — « Ce pauvre a crié, et Dieu l'a entendu, » 309.
Pour la fête de S. Louis de Gonzague. — Le secret de sa sainteté, 311.
Pour la fête de S. Jean-Baptiste. — Un modèle de vie pénitente, 314.
L'Eucharistie et la vie. — VIII. L'Eucharistie consolatrice, 315.
Pour une Première Messe. — III. Le prêtre, témoin de Jésus-Christ, 317.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXXV

2e Dimanche après la Pentecôte

LES MAUVAISES EXCUSES DES MAUVAIS CHRÉTIENS

Mes frères,

Pour l'intelligence de la parabole que vous venez d'entendre, il nous faut rappeler d'abord en quelle circonstance Notre-Seigneur l'a énoncée.

Jésus s'était rendu à un repas auquel l'avait invité un chef des pharisiens, haut personnage par conséquent, en compagnie de plusieurs de ses collègues. La hâte de ces convives à occuper les premières places sans qu'elles leur fussent assignées par le maître de la maison, lui avait suggéré une première leçon sur l'humilité et le désintéressement, qui fait l'objet de l'évangile du 16e dimanche de ce temps liturgique.

C'est alors qu'un des assistants s'écria : « Heureux qui participera au festin du royaume céleste ! » Le divin Maître profita de cette exclamation pour faire connaître, par la présente parabole, à qui était réservé ce festin. Elle présente trois particularités que nous allons relever l'une après l'autre.

I

Le festin, c'est le royaume de Dieu dans sa consommation dernière, le ciel, véritable banquet de vérité, de sainteté, d'amour, banquet somptueux, où rien ne manque de ce qui peut procurer joie et contentement parfaits, où la faim de l'intelligence, du cœur, de toutes les facultés est pleinement rassasiée. Il est vraiment grand, ce festin, *cœnam magnam,* grand par celui qui le donne : Dieu lui-même, dont la munificence l'a préparé ; grand par la nourriture qui y est servie : Dieu encore, sa vision, sa possession, son amour ; grand par la manière dont il est servi : la lumière de gloire là-haut ; grand par le nombre des invités : les hommes de toute la terre et de tous les temps ; grand par l'abondance des biens que l'on y reçoit : toutes les richesses divines ; grand enfin par sa durée qui est éternelle. C'est un souper, ou repas du soir, parce que personne n'y entre qu'au soir de la vie.

Ce banquet divin est aussi le royaume de Jésus-Christ sur la terre, à savoir, l'Eglise, la foi, l'Evangile, les grâces du salut. Dans le langage évangélique, il arrive en effet que l'on applique aux moyens ce qui convient à la fin, et réciproquement. Ici l'Eglise militante ou en marche est prise pour l'Eglise triomphante ou arrivée au terme.

Le serviteur qui vient annoncer l'heure de l'ouverture du banquet, *omnia parata sunt, venite,* aux portes de ceux qui avaient reçu une invitation, ce serviteur représente tous ceux qui, avant la venue du Messie, avaient lancé des appels en vue de son avènement, *multifariam, multisque modis.* Les prophètes l'avaient annoncé au peuple de Dieu; cette notification s'était répandue par des hommes distingués par leur éducation plus raffinée, par leur instruction plus développée, par leur position sociale plus en relief, par leur plus grande intelligence des oracles divins, je veux dire les scribes, les docteurs de la loi. Familiarisés avec la Sainte Ecriture, ils ne pouvaient pas ignorer que les temps étaient accomplis, que l'heure du Messie promis était proche. Le dernier prophète, Jean-Baptiste, ne l'annonçait plus comme devant venir, mais il le déclarait venu : *Medius autem inter vos stetit... Ecce Agnus Dei.* Il proclame l'ouverture de la salle du festin.

La première série d'invités figure donc les scribes, les princes des prêtres, la classe dirigeante. Ces favorisés refusèrent de se rendre au banquet de l'Evangile. Ils avaient trouvé mieux. *Habe me excusatum.* Ce sont les mêmes qui, de siècle en siècle, à mesure que les générations successives y sont appelées, se dérobent. Mêmes aussi sont les raisons qu'ils allèguent ; mêmes, dans le monde, les causes d'incrédulité ou d'indifférence.

II

Ces causes ne sont autres que les trois éternelles concupiscences signalées par l'Apôtre. Elles doivent retenir notre attention.

1° Le premier dit : « J'ai acheté une maison de campagne : il faut que j'aille la visiter. » C'est la concupiscence ou la passion de l'orgueil. Cet homme veut aller voir sa terre, son domaine, et peut-être aussi se faire voir, se prélasser devant ses tenanciers, ses fermiers, se griser de leurs marques de considération, de leur obséquiosité.

Le culte du *moi,* telle est la première et la plus commune cause d'abstention religieuse, d'incrédulité, de dédain des grâces divines. Regardez-y de près : vous verrez qu'au fond de l'âme de l'incroyant, il y a le démon de l'orgueil. On met son opinion, ses lumières à la place ou au-dessus de la foi, on est à soi-même son oracle, son Dieu. Chez d'autres, sans aller jusque-là, c'est le respect humain, la peur du qu'en-dira-t-on, la peur de passer pour un arriéré, qui se laisse prendre à des superstitions et conduire par les prêtres.

2° Un autre allègue qu'il vient de faire l'acquisition de cinq paires de bœufs et qu'il doit en faire l'essai. Vous reconnaissez ici l'amour passionné de l'argent, l'intérêt, la cupidité, les affaires, tout ce par quoi on poursuit l'argent, et qui, si l'on n'y prend garde, absorbe tellement l'âme qu'elle perd le goût des choses de Dieu et ne sent nul besoin de l'au-delà. Allez donc parler à ce négociant, à ce

commerçant, à ce capitaliste, du banquet céleste, des joies spirituelles, des choses du salut ! Il est incapable de vous comprendre. L'âme est chez lui comme étouffée par ces préoccupations terrestres. Il ne voit, n'entend, n'écoute rien d'autre; il ne s'intéresse qu'à ce qui se palpe, produit, rapporte, fait de la monnaie. Au surplus, il n'a pas le temps de s'occuper des réalités éternelles. Il lui suffira d'y penser au soir, aux derniers jours de sa vie.

3o Un troisième invité abrite son refus derrière un prétexte intime : « J'ai pris femme, je ne puis donc venir. » La jeune épousée, au dire de S. Grégoire, figure la sensualité. Non que le mariage en lui-même ne soit chose bonne, légitime et sainte ; mais comme un bon nombre n'y cherchent que la satisfaction des sens, on y peut voir une cause qui détourne ou éloigne de Dieu. Le sensualisme en effet, sous sa forme d'attaches, de fréquentations, d'affections, d'habitudes coupables, combien d'âmes il retient loin de Dieu ! Mortelle aux plus nobles sentiments, la passion engendre l'incrédulité ; d'elle, comme l'histoire en témoigne, sont issues le plus grand nombre des hérésies et des apostasies. Sans doute, dans le monde de l'irréligion tout n'est pas désordre moral ; il y a des hommes de vie correcte, de mœurs intègres. Mais il n'en reste pas moins vrai que la perversion morale précède ordinairement la perte de la foi ; que la foi n'est devenue obscure, morte ou mourante, qu'à la suite des flétrissures répétées de l'âme. On met en avant de vains raisonnements ; là est le motif de derrière la tête, le motif qu'on n'avoue pas et qui est le vrai. *Non possum venire,* dit l'invité ; il ne peut pas, en effet : sa volonté est liée par cette chaîne que S. Augustin, qui la connaissait bien, appelait « une chaîne de fer. »

III

Pendant que les premiers invités font mépris de l'honneur ou de l'attention dont ils ont été l'objet, le serviteur est chargé d'un second message. Dédaigné de ce côté, le Sauveur s'est tourné vers les publicains, les pécheurs, les foules ignorantes et simples de la Palestine, figurés par les pauvres, les infirmes, les aveugles, les boiteux de la nation privilégiée. Le peuple, ces petits, sympathise avec l'Eglise, il écoute sa voix, il a l'intelligence de son dévouement, il l'aime, quand il n'est pas trompé par les mensonges intéressés des pharisiens dont il est l'instrument et la victime.

Mais comme il reste de la place dans la salle du festin, cette place sera occupée par une série de convives qui représente les Gentils, dont le Prophète disait : « Ils viendront de loin, de toute tribu, de toute langue, de toute nation » ; ils viendront à l'Eglise, maison du banquet, et contre toute attente. C'est ce caractère qu'annonce le *Compelle intrare* de la parabole : mot qui n'a rien de commun avec le « *Crois ou meurs* » des musulmans, et qui signifie la contrainte morale, la seule dont puisse user l'Eglise pour amener les âmes à la foi.

« La faute des Juifs, dit l'Apôtre, est devenue le salut des Gentils. » Cette parole exprime une grande loi de la Providence, qui est une des principales leçons de notre parabole, à savoir, la loi de la substitution des grâces du salut, aussi bien pour les peuples que pour les individus. Ceux qui ne répondent pas à l'invitation au festin surnaturel sont remplacés par d'autres. Ainsi les refus des uns ne tarissent pas la source des grâces divines et le sang du Christ ne reste pas inutilement versé ; ses dons s'en vont à de plus dociles, et par ce remplacement le nombre des élus se trouvera complet. Loi miséricordieuse pour les substitués ; mais loi terrible pour les rebelles et cependant juste. « Vous n'avez pas voulu, disait Jésus en pleurant sur Jérusalem, voilà que votre maison va devenir déserte ». « Je vous ai appelées, pourrait-il dire à une multitude d'âmes obstinées dans leur égarement, vous êtes restées sourdes à ma voix ; c'est pourquoi moi je vous méprise. »

Permettez ici, m. f., que je vous fasse part d'une pensée qui souvent me poursuit ; à la lecture de cette parabole, elle m'obsède et m'angoisse. A voir la France officielle persévérer et aller toujours de l'avant dans l'athéisme, malgré quelques apparences contraires, à voir l'apostasie des masses et les progrès constants de l'impiété, de la dénatalité, de la criminalité dans le corps social, à voir le nombre toujours croissant des divorces, ne serait-il pas à craindre qu'à nous aussi, comme cela est arrivé à d'autres peuples, ne s'applique cette loi de la substitution ? La France, infidèle à sa glorieuse mission, ne seraitelle pas remplacée dans la maison du Père céleste ? « Vous ne serez plus mon peuple et je ne serai plus votre Dieu, » disait autrefois le Seigneur à Israël. N'en sera-t-il pas de même de notre patrie ? C'est là une question angoissante.

Prenons garde nous-mêmes que le transfert des grâces divines n'ait lieu aussi à notre détriment, si, invités au céleste banquet de la foi, nous nous montrions rebelles à notre vocation chrétienne. Grave pensée et qui ne doit pas nous laisser sans crainte.

* *

Puisse-t-elle nous ramener au devoir si nous nous en étions écartés, ou nous y affermir si nous avons le bonheur d'être dans la bonne voie. Faisons en sorte que nous soyons tous un jour de ces conviés et de ces élus qu'enviait le convive dont le cri a fourni l'occasion de notre parabole : « Bienheureux celui qui mangera le pain dans le royaume de Dieu ! » Ainsi soit-il.

XXXV *bis*

Fête-Dieu

L'EUCHARISTIE, TOUT EST LA

Mes frères,

Sur une tombe du cimetière du Locle, petite cité industrielle et protestante de la Suisse, voisine de la France, on lit cette inscription, inattendue en ce lieu : « *L'Eucharistie, tout est là.* » En voici l'explication.

Au siècle dernier, un des horlogers du pays, luthérien farouche, affilié à la Loge maçonnique, avait épousé une femme profondément religieuse. Excité par sa famille à lui, l'artisan logeait sa compagne dans une autre maison que la sienne, et à mesure que les enfants étaient venus au monde, il les avait enlevés à leur mère et confiés à d'autres mains, par peur sans doute de les voir élever dans la religion catholique. Or, cette femme était tombée gravement malade. Sur le point de mourir, elle avait obtenu qu'une de ses filles, la préférée du père, plus affectueuse que les autres, lui apportât ses soins. Au milieu des dernières souffrances, l'agonisante appelant sa fille auprès d'elle : « Henriette, écoute, lui dit-

elle, je vais mourir. Souviens-toi toujours de ce que je vais te dire : l'Eucharistie, tout est là ! » Ce fut sa dernière parole ; elle expira peu après.

Pour cette jeune fille de quinze ans, protestante comme son père, l'Eucharistie était chose à peu près inconnue. Aussi la recommandation de sa mère l'avait vivement frappée ; elle en était comme hantée. Un soir, en l'absence du père, Henriette, poussée par un irrésistible désir, s'en fut trouver à la dérobade le prêtre catholique du Locle, lui confia le mot de sa mère mourante, et lui demanda la clef de ce mystère. L'homme de Dieu lui expliqua qu'effectivement l'Eucharistie, entendue au sens catholique, est tout, parce que Dieu est là, vraiment présent, non pas en figure, en puissance, mais en réalité, en personne.

Habitués, comme nous le sommes, à l'idée de la présence réelle de Jésus-Christ, nous ne soupçonnons pas quelle émotion cette vérité fait éprouver à une âme qui jusque là l'ignorait. A partir de ce jour, la jeune fille fut tellement pénétrée du mystère qui lui avait été révélé, qu'elle résolut de s'instruire à tout prix de notre sainte religion et qu'elle saisit toutes les occasions de se rendre à l'église pour y prier devant le tabernacle, malgré la surveillance étroite dont elle était l'objet. Il arriva qu'elle succomba peu après son abjuration à un mal inexplicable. Avant de mourir, elle aussi fit entendre à son père éploré le mot suprême de sa mère : « L'Eucharistie, tout est là ! » Dieu attendait à cette épreuve le malheureux artisan. Eclairé d'En-haut, il comprit, et se rendant à la céleste lumière, il fit inhumer sa fille sur sa mère et graver sur leur pierre tombale commune leur commune profession de foi.

Elles avaient raison, ces âmes ; leur parole est l'expression exacte de la vérité.

I

Tout est dans l'Eucharistie, telle qu'elle nous est enseignée. C'est, en effet, le précis de tout le catholicisme, le résumé de la religion tout entière : clef de voûte du dogme, pivot de la morale, modèle et foyer des vertus chrétiennes, objet principal de la liturgie, centre du culte, canal par excellence de la divine grâce, source même de la hiérarchie catholique. Dans la primitive Eglise, on la dénommait « les saints mystères » ou simplement « le mystère ». De même que le langage biblique désigne le Verbe Incarné par l'appellation « l'Homme », parce que Jésus-Christ a été l'homme type, l'homme parfait ; de même que dans « la Femme », avec une majuscule, l'Eglise voit et salue Marie, la femme idéale ; ainsi l'Eucharistie est « le Mystère », le grand mystère, le mystère qui l'emporte sur tous les autres. Pour cette raison, la théologie le nomme « le mystère de la foi », comme exigeant le plus un acte de foi et comme dominant tous les autres : le mystère à la fois le plus obscur et le plus lumineux, celui qui dépasse le plus la raison et qui est le plus harmonique à la nature humaine.

II

L'Eucharistie, tout est là, de la part de Dieu. Notre doux Sauveur y a mis toute sa puissance, toute sa sagesse, tout son amour.

Toute sa puissance ; car pour demeurer au milieu de nous, pour représenter son sacrifice, pour se faire notre nourriture, il a multiplié les prodiges, accumulé les merveilles, suspendu l'exercice de combien de lois !

Toute sa sagesse, car il ne pouvait adapter à notre destinée un moyen plus facile et plus efficace en même temps pour l'atteindre.

Tout son amour, car il a porté jusqu'aux dernières limites, jusqu'à l'excès même, les témoignages de son immense charité.

Etait-il possible d'ajouter à tant de puissance, à tant de sagesse, à tant d'amour ? *In finem dilexit.*

III

Tout est là. L'Eucharistie nous livre le dernier mot de la science de Dieu et de la science de l'homme.

De Dieu, elle nous révèle ses perfections, ses bienfaits, ses industries pour nous arracher au péché et pour nous conduire au ciel.

De l'homme, elle fait éclater sa grandeur et ses destinées. Rien ne manifeste mieux notre dignité, le haut rang auquel Dieu nous appelle, ce que nous avons coûté, et les dons et les efforts de notre Dieu pour nous mettre en possession des biens éternels.

IV

Tout est là enfin pour nous. Dans l'Eucharistie nous trouvons tout ce dont nous avons besoin pour notre vie spirituelle : la lumière dans nos doutes, la force dans nos épreuves, le secours dans nos luttes, la consolation dans nos deuils, l'appui dans nos défaillances, le conseil dans nos difficultés, l'encouragement dans nos efforts, le gage de nos espérances, le viatique de notre voyage sur les routes de l'exil.

* *

Dans sa foi éclairée, dans sa piété ardente, elle avait donc compris, cette femme d'artisan, tout ce qu'est le Sacrement de l'autel dans l'économie de notre sainte religion. Il n'en est pas seulement un détail, un côté, un aspect parmi tant d'autres ; il en est une admirable synthèse, le centre, le nœud, le point convergent. C'est bien au Dieu-Hostie que s'applique dans toute son étendue, sans aucune restriction, la parole dite de Jésus-Christ par S. Paul : « *Omnia in ipso constant* » (Col., I, 17); tout vient aboutir à lui, tout se résume en lui, il est l'abrégé de toutes choses.

Dès lors, ne nous étonnons pas de la place suréminente qu'occupe la Sainte Eucharistie dans le culte catholique. C'est pour l'Eglise le trésor des trésors, qui n'a d'égal que la vérité. Aussi bien, m. f., nous n'approfondirons jamais trop ce mystère incomparable, jamais trop nous ne l'apprécierons, jamais trop nous ne l'exalterons, *quia major omni laude*. L'étudier, l'estimer, le louer, ce n'est pas assez ; honorons-le par notre empressement à l'adorer dans nos églises, à en rehausser le culte, à nous en nourrir, à en recueillir les grâces, à prier pour l'extension du règne eucharistique à toute la terre et d'abord à nos frères séparés, selon le vœu que nous formulons dans nos pieuses invocations : « Loué et béni soit à jamais et partout le Très Saint Sacrement de l'autel ! » Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DU SACRE-CŒUR

LE CATHOLICISME, RELIGION D'AMOUR

Mes frères,

Le ciel, qui avait fait briller le *Labarum* sur le champ de bataille du Pont Milvius au IVe siècle, en a donné un nouveau au monde dans le Sacré-Cœur il y a deux siècles. Et si le premier a été le signe de la victoire assurée à Constantin, *in hoc signo vinces*, le second est le gage du triomphe que Jésus se promet : « Je régnerai, a-t-il dit, malgré mes ennemis » ; et le triomphe se fera lorsque les hommes auront vraiment compris ce qu'est pour nous le Sacré-Cœur et ce qu'il nous donne, lorsqu'ils se seront laissés prendre à une religion, à une dévotion qui est une religion, une dévotion d'amour.

I. — *Ce qu'est le Sacré-Cœur*

La loi de Moïse était et a été appelée justement une loi de crainte. « Que Jehovah ne nous parle pas, il nous ferait mourir ! » disaient les Juifs à leur libérateur (Ex., XX, 19). Le peuple tremblant au pied du Sinaï ne connaissait la présence divine que par les éclairs qui illuminaient le sommet redoutable de la montagne. Au contraire, la loi de Jésus-Christ est une loi d'amour, formulée avec les paroles de paix que les lèvres du Christ ont fait entendre au Golgotha en faveur de l'humanité.

Moïse nous a donné du Créateur une définition profonde : « Dieu est celui qui est » (Ex., III, 14). C'est bien là, en effet, l'essence de l'être absolu, infini ; mais cette grande parole qui éblouit l'intelligence capable de la scruter, ne touche pas notre cœur.

Il était réservé au disciple du Sacré-Cœur de nous donner une définition qui eût rendu rêveurs ou jaloux les génies d'Aristote et de Platon : « Dieu est amour » (I Jo., IV, 8). Le voilà, Dieu tel que notre cœur le souhaite ; voilà le Dieu non plus seulement des penseurs, des intellectuels, mais de la pauvre humanité tout entière, qui a besoin d'être aimée parce qu'elle souffre et qui demande un père, un frère pour la consoler dans ses peines. Voilà la définition qui parle à l'homme tout entier, à son cœur comme à sa raison, à ses douleurs comme à ses espérances. Elle nous livre mieux que le secret de l'essence divine ; elle nous apprend en un seul mot toute l'histoire de Dieu en ce qui nous concerne.

Car Dieu a pour nous une histoire, puisque, éternel, il a voulu entrer dans le domaine du temps par la porte de la pauvreté, des humiliations, de la souffrance ; c'est donc une histoire d'amour. « L'amour est allé te chercher dans ton ciel, ô mon Christ adoré, disait le Séraphin d'Assise ; il t'a pris par la main et t'a fait descendre sur la terre. »

Pourquoi, en effet, est-il venu cacher sa majesté dans le dénuement d'une étable ? Pourquoi a-t-il pris la faiblesse et la grâce de l'enfance ? Pourquoi la fuite en Egypte ? Pourquoi l'obéissance, le labeur et la vie obscure de Nazareth ? L'amour explique tout cela. N'est-il pas plus près de nous, ne nous ressemble-t-il pas davantage que s'il était né sur les marches d'un trône, s'il avait été adulé de toute une cour, s'il s'était mis à la tête d'une puissante armée? Un seul peuple aurait frémi d'enthousiasme pendant quelque temps. Mais quel encouragement, quelle consolation la pauvre humanité en aurait-elle reçu ?

C'est surtout dans la Passion que se révèle le Dieu d'amour. Quelle est, en effet, la grande preuve de l'amour ? Les paroles ? Non pas : les protestations de dévouement et de fidélité ne nous touchent guère, si elles ne sont pas suivies d'effets. Il nous faut des actes, et, dans cet ordre, les sacrifices sont un irréfutable argument.

Or, voici un homme qui monte sur une croix pour y mourir à ma place, pour payer ma dette à la justice divine. Ses mains et ses pieds sont transpercés, sa tête est couronnée d'épines, tout son corps n'est que plaies béantes. Devant ce spectacle je ne résiste plus ; je tombe à genoux aux pieds de mon Sauveur et je m'écrie avec S. Jean : « Je crois à l'amour de mon Dieu pour moi ! »

Toutefois cet amour de Jésus-Christ est comme dispersé et éparpillé à travers les scènes de sa vie mortelle. Les manifestations s'en trouvent à Bethléem, en Egypte, à Nazareth, sur les bords du lac de Tibériade, au flanc des montagnes, sur les chemins de la Judée, de la Galilée, de la Samarie, et surtout au Calvaire. Chacune de ces stations nous offre un aspect différent et comme un fragment de cet immense amour. Mais dans le Sacré-Cœur, je le retrouve tout entier comme dans sa source et aussi comme résumé, condensé, synthétisé.

Le cœur, vous le savez, a d'étroits et mystérieux rapports avec les sentiments affectifs de notre âme. Toutes nos émotions, tristes ou joyeuses, pénibles ou agréables, y ont un profond retentissement. Suivant que cette faculté est en nous satisfaite ou blessée, notre cœur est à l'aise, dilaté, ou au contraire il se resserre et parfois il est brisé. C'est pour cette raison que dans toutes les langues le cœur symbolise l'amour. On dit que « l'on aime de tout son cœur » et ne pas aimer, c'est n'avoir pas de cœur.

Le Cœur de Jésus est donc le symbole de l'amour divin. Nous avons en lui cette charité qui, selon S. Jean, est l'essence de Dieu. Nous y avons toute sa vie, tous les points de la Palestine où nous en avons vu il n'y a qu'un instant les manifestations, parce que nous saluons en lui l'amour intégral dont il nous a donné là les preuves diverses. C'est du Cœur de Jésus que sont sorties ces sublimes paroles qui seront jusqu'à la fin des temps la consolation des âmes et qui enchaînaient les auditeurs à ses lèvres. L'Evangile a été écrit et parlé dans cet adorable Cœur avant d'être annoncé au monde. Tous les mystères de la vie du Sauveur ont eu là leur inspiration; toutes ses joies et toutes ses angoisses ont eu là leur répercussion.

II. — *Ce qu'il nous donne*

Nous avons vu ce qu'est le Sacré-Cœur ; voyons maintenant ce qu'il nous donne.

C'est le propre de celui qui aime de se dépouiller en faveur de l'objet de son affection. Le Cœur de Notre-Seigneur obéit à ce sentiment et c'est avec une royale munificence qu'il nous comble de ses dons, si nous voulons bien nous laisser aimer. Aussi la révélation qui eut lieu au XVIIe siècle a-t-elle été une source abondante de grâces pour l'humanité.

Pauvre humanité ! elle en avait bien besoin. Le protestantisme avait soufflé sur elle en une effroyable tempête, ravageant des églises des plus florissantes, accumulant les ruines, versant le sang, déraci-

nant les âmes et les entraînant dans l'erreur. Puis le jansénisme s'était déchaîné et, dans son atmosphère glaciale, les cœurs éloignés du doux foyer de l'Eucharistie s'étiolaient et mouraient. Après ces tourmentes, le monde avait besoin de sérénité et de chaleur. Et voilà qu'en effet la dévotion au Sacré-Cœur apporte à l'Eglise le calme et la flamme de la charité. Pareil au soleil qui, aux jours de printemps, chasse les nuages, répand sa lumière et anime toute la nature, le Sacré-Cœur en se révélant à l'humanité fait naître dans l'Eglise une splendide floraison de vertus. Il éclaire et il réchauffe.

Il éclaire les intelligences. Que l'on discute avec des incrédules sur des questions religieuses, ils trouvent des faux-fuyants, ils multiplient les objections, ils se réfugient derrière les préjugés et les sophismes. Mais qu'on les mette en présence du Dieu d'amour, qu'on leur explique que là est son essence et que toute la religion procède de son amour : les faux-fuyants prennent fin, les objections tombent, les préjugés se dissipent. Ils ne s'étonnent plus de rien, ils s'attendrissent et se rendent à la vérité. Ce qui jusque là leur semblait une folie, maintenant leur apparaît dans une éblouissante lumière. Ils savent qu'il est dans la nature de l'amour de faire des folies, et ils comprennent que l'amour divin a dû faire des folies divines : folie de la crèche, folie de la croix, folie de l'autel. Le dogme de l'amour de Dieu pour nous entraîne les autres. On commence par le *Credidimus caritati* de S. Jean et l'on finit par le *Credo* tout entier.

Le Sacré-Cœur n'éclaire pas seulement, il réchauffe. Ce qui donne un peu de vrai bonheur ici-bas, c'est une affection douce et profonde. Or, dans l'ordre surnaturel, cette grande affection pour laquelle nous sommes faits est celle de Dieu. Loin de lui, dans les régions arctiques du péché, nous mourons de froid et d'inanition. Et s'il arrive presque inévitablement qu'un jour l'amour des créatures fasse défaut, alors, si Dieu nous manque, c'est l'ennui et le dégoût qui nous envahissent.

Jésus nous offre en son divin Cœur la douce amitié et le puissant amour qui doivent illuminer et charmer toute notre vie chrétienne. Il a dit à sainte Marguerite-Marie qu'il avait réservé cette dévotion pour les derniers siècles, afin de réchauffer le monde refroidi par l'indifférence et le péché. Quand il nous a ainsi arrachés au mal, il nous attire plus près de lui. Il ne veut pas de cœurs tièdes à son service. Il prend l'âme qui s'est donnée à lui, il la soumet aux flammes ardentes qui s'échappent de son Cœur, il la purifie de ses moindres scories comme l'or dans le creuset. Il la rend fervente ainsi qu'il l'a promis à sa pieuse confidente. Puis de la ferveur il l'élève à la plus haute perfection, en la transformant de plus en plus en lui-même.

* *

Le grand moyen par lequel le Sacré-Cœur agit sur nous, c'est l'Eucharistie. Ne séparons jamais ces deux dévotions et comprenons leurs affinités.

Le Sacré-Cœur est le symbole de l'amour, l'Eucharistie en est le sacrement. C'est le Sacré-Cœur qui nous a donné l'Eucharistie, et c'est l'Eucharistie qui nous donne le Sacré-Cœur. Si nous voulons trouver le Sacré-Cœur, il nous faut aller à l'autel.

Au surplus, est-ce que le Sacré-Cœur n'apparaissait pas la plupart du temps à sainte Marguerite-Marie sur l'autel, pendant ses communions ou ses visites au Saint-Sacrement ? Que lui demandait-il ? Des communions, une en particulier au jour de sa fête, laquelle devait couronner la Fête-Dieu.

Que je voudrais vous engager à communier souvent et avec ferveur !

L'aliment eucharistique nous rend tout-puissants contre les ennemis de notre salut, il nous donne la force du lion et les ailes de l'aigle, afin que nous puissions être invincibles et prendre notre essor vers le ciel.

Soyons donc des lions par notre courage à repousser les tentations, par la fière indépendance d'un cœur qui ne se laisse pas enchaîner par le péché. Mais pour cela nourrissons-nous dans l'Eucharistie de la moelle des lions, du pain des forts.

Soyons des aigles aussi. L'aigle ne vit que sur les sommets et fixe le soleil. Dérobons-nous pareillement aux fanges d'ici-bas, par l'envol de nos pensées, de nos désirs, de nos prières, afin de contempler le divin Soleil de justice. Mais pour cela, prenons part au festin des aigles : *Ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ* (Mt., XXIV, 28). Grouponsnous souvent autour du Corps du Christ que Dieu nous offre chaque matin en nourriture sur l'autel. Nous mériterons ainsi de monter un jour comme des aigles à la rencontre du Christ, quand il descendra sur les nuées du ciel. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. ANTOINE DE PADOUE

« CE PAUVRE A CRIÉ, ET DIEU L'A ENTENDU »

Mes frères,

Cette parole du Psalmiste (Ps. XXXIV, 7) peut s'entendre de tout homme vertueux, mais elle convient parfaitement à S. Antoine de Padoue, que Dieu a exaucé à cause du mérite de sa pauvreté.

« *Ce pauvre* », cette appellation, qui fait de S. Antoine le pauvre par excellence, le type du pauvre, nous indique un accomplissement parfait de la loi divine concernant le détachement des richesses et la pauvreté en esprit. La suite de la parole nous dit que ce pauvre *a crié* et qu'il *a été exaucé*. Ces trois considérations vont nous aider à bien apprécier la sainteté de notre Saint.

I. — « *Ce pauvre* »

« Ce pauvre », cette appellation qui désigne S. Antoine par ce qui excelle en lui, la pauvreté, insinue que ce saint doit être surtout imité dans cette vertu et particulièrement honoré.

Le résumé de la perfection évangélique, c'est la pratique parfaite de la pauvreté : « Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as, et donne tout aux pauvres, » est-il dit au jeune homme riche par N.-S. Jésus-Christ. « Ce pauvre » veut donc dire que sa pratique de la pauvreté a été non seulement suffisante, mais encore qu'elle a été intense et parfaite, agréable à Dieu et fort sympathique aux hommes.

Pour en juger, nous n'avons qu'à considérer quelle en fut la cause déterminante, et dans quelle forme parfaite notre saint l'a réalisée.

1. Pour entraîner l'âme à la pratique parfaite de la pauvreté, il y eut pour S. Antoine, et il y a pour tout homme quel qu'il soit, quatre motifs déterminants.

a) Le conseil évangélique, qui est infaillible. Je vous le rappelais tout à l'heure : « Si tu veux être

parfait, va et vends tout ce que tu possèdes, et donnes-en le prix aux pauvres, et viens, et suis-moi. » (Mt., XIX, 21). Le conseil est salutaire ; car, posséder des biens et les aimer, c'est stérile. Celui qui aime l'argent, n'est pas rassasié par l'argent, et celui qui aime les richesses n'en goûte pas le fruit (Eccl., V, 9). — D'autre part, les aimer et n'en pas posséder, c'est périlleux au dire de S. Paul : « Ceux qui aspirent à s'enrichir, dit-il, tombent dans la tentation, dans le piège, dans des convoitises sans nombre, insensées et funestes, qui plongent les hommes dans la ruine morale et la perdition. L'amour de l'argent est la racine de tous les maux. » (I Tim., VI, 9, 10). — Enfin, les posséder et ne pas les aimer, c'est laborieux et difficile. N.-S. a déclaré, en soupirant, et précisément après que le jeune homme riche s'en fut allé tout triste : « Qu'il est difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume des cieux ! » (Mc., X, 3).

Concluons donc que ne pas avoir de richesses et ne pas les aimer, est plus sûr et plus parfait. Et nous voyons pourquoi S. Antoine est entré chez les Frères Mineurs, pour mendier, et ne rien posséder sous le ciel.

b) Le second motif, c'est *l'exemple irréprochable de N.-S. J.-C.*, et qui mérite d'être imité. S. Paul nous y engage : « Vous connaissez, dit-il, la grâce de N.-S. J.-C. Vous savez qu'il était riche, et qu'étant riche, il s'est fait pauvre pour vous, afin de vous enrichir par sa pauvreté. » (II Cor., VIII, 9). Les premiers chrétiens ont subi le charme de cette pauvreté du Christ, et ils mettaient tous leurs biens en commun. Ces grandes leçons ont été fort oubliées dans la suite des temps, et c'est pour les rappeler au monde que Dieu a suscité S. François d'Assise, qu'il a marqué du signe de sa Passion pour qu'il soit cru de tous. C'est ce double exemple de J.-C. et de S. François que S. Antoine a voulu suivre.

c) Le troisième motif, c'est *le divin patronage,* que rien ne saurait égaler ni surpasser. « Dieu s'est fait le refuge du pauvre, dit le Psalmiste. Le pauvre lui a été abandonné, Dieu vient en aide à l'orphelin. » (Ps. IX, 10). Le pauvre est méprisé par le riche; mais il est dangereux d'offenser le pauvre à cause de Celui qui le protège et le couvre de son patronage. Il y a un proverbe qui dit : « Celui qui opprime le pauvre, outrage celui qui l'a fait ; mais celui-ci est honoré par celui qui a pitié de l'indigent. » (Prov., XIV, 31). « Ne dépouille pas le pauvre parce qu'il est pauvre, car Dieu prendra en main la cause des malheureux, et il ôte la vie à ceux qui les auront dépouillés. » (Prov., XXII, 22).

Ainsi, c'est une grande sécurité que d'avoir Dieu pour protecteur, et cela devrait engager les hommes à pratiquer la pauvreté, à l'exemple de S. Antoine. Il a très bien compris que, sous le patronage de Dieu, il ne pouvait rien lui arriver de fâcheux.

d) Le quatrième motif, c'est *la divine promesse,* et qui est d'un prix inestimable. A cause de cela, la pauvreté devrait avoir la sympathie de tous. « Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume de Dieu est à eux ! » (Mt., V, 3). Quoi ! A eux, ce royaume suprême, éternel, opulent, le bonheur infini ? — Oui, tout cela est pour eux. Ce royaume suprême est à eux, à cause de leur humilité. C'est écrit : « De la poussière il retire le pauvre, pour le faire asseoir avec les princes, et il lui donne en partage un trône de gloire. » (I Reg., II, 8). A eux ce royaume éternel, pour contrebalancer leur misère temporelle. A eux ce royaume opulent, en échange de leur indigence. C'est écrit : « Les pauvres mangeront, et ils seront rassasiés. » (Ps. XXI, 27). A eux ce royaume de bonheur sans fin, pour les dédommager des anxiétés de la vie présente. C'est écrit : « Les malheureux se réjouiront. Cherchez Dieu et votre cœur revivra, car Dieu écoute les pauvres. » (Ps. LXVIII, 33).

Ainsi, les pauvres en esprit, réjouissez-vous pour ces quatre motifs. Et vous, les cupides et les avares, humiliez-vous dans votre indigence ; car c'est vous les pauvres. Ecoutez ce chant de la B. V. Marie : « Il a comblé de biens les affamés, et les riches, il les a renvoyés les mains vides. » (Luc, I, 53).

2. Après les causes qui ont déterminé S. Antoine à embrasser la pauvreté, voyons maintenant la manière parfaite dont il l'a pratiquée.

a) Ce fut une pauvreté *absolue,* par laquelle rien n'est possédé en propre, en particulier, mais où tout est mis en commun. La Règle des Frères Mineurs leur défend de s'approprier ni maison, ni terre, ni quoi que ce soit. Et S. François déclare que cette pauvreté fait héritiers du royaume des cieux, les pauvres en biens de la terre, mais riches en vertus. C'est la pauvreté du Christ, qui n'avait pas une pierre dont il pût dire : « C'est à moi ! » Ce fut celle des Apôtres, qui se déclaraient satisfaits s'ils avaient la nourriture et le vêtement (I Tim., VI, 8). Si Jésus, parmi les Juifs durs et incrédules, s'est chargé de ses disciples et leur a enlevé tout souci, quoi d'étonnant qu'il fasse de même pour les Frères Mineurs, ses imitateurs parmi le peuple des fidèles !

b) Une pauvreté si complète s'accompagne d'elle-même de l'*humilité*. Rien n'est plus désagréable qu'un pauvre arrogant. Dieu lui-même ne peut le supporter : « Il y a, dit le Sage, trois sortes de gens que je déteste et dont la vue m'est insupportable : les pauvres orgueilleux, le riche qui use de fraude et le vieillard voluptueux, dénué de sens. » (Eccli., XXV, 2). S. Antoine fut d'une grande humilité, et rechercha toujours les fonctions les plus basses, surtout dès le commencement de sa conversion.

c) La pauvreté parfaite est *joyeuse* dans les tribulations. S. Paul en est un grand exemple. La joie de S. François dans la plus grande indigence est légendaire. S. Antoine dans sa pauvreté est bien de leur race.

d) La pauvreté parfaite est celle qui est *persévérante,* c'est-à-dire toujours absolue, toujours humble, toujours joyeuse jusqu'au bout. Nous savons que tel fut S. Antoine. Depuis son enfance jusqu'à sa mort, il ne cessa d'être pauvre et d'aimer sa pauvreté, et c'est pourquoi nous le célébrons dans sa gloire.

II. — « *A crié* »

Et c'est « ce pauvre » qui a crié vers le Seigneur !

a) Il a crié par la *prédication ;* car il fut un ardent prédicateur, dont la carrière fut très étendue en Italie et en France. Il a prêché avec zèle, mais un zèle discret et persuasif, comme N.-S. dont il est écrit qu'il se tenait debout et criait : « Celui qui a soif, qu'il vienne et qu'il boive ! » (Jo., VII, 37).

b) Il a crié dans sa *conscience,* contre ses propres péchés, sans les excuser à ses propres yeux, mais en y joignant la contrition et la satisfaction ; car il était un grand amateur de vie pénitente.

c) Il a crié vers Dieu dans la *prière,* sous l'impulsion de l'amour.

d) Il a crié dans sa *joie* de serviteur de Dieu, comme les Séraphins dont parle Isaïe (VI, 3) : « Ils criaient l'un à l'autre et disaient : Saint, saint, saint est le Dieu des armées. Toute la terre est pleine de sa gloire ! » C'est le cri des âmes contemplatives, et S. Antoine eut le mérite de le mettre dans son cœur et sur ses lèvres.

III. — « *Et Dieu l'a entendu* »

Enfin, Dieu a entendu la prière de « ce pauvre », qui accomplissait si parfaitement la loi divine de la pauvreté, et qui criait vers lui.

S. Antoine fut un sage, et il peut dire avec Salomon, en parlant de la pauvreté : « Dès ma jeunesse, je me suis mis à sa recherche. Grâce à elle, j'ai retiré un grand profit, je me suis résolu à la mettre en pratique, et je ne serai pas confondu. Le Seigneur m'a donné en récompense le don de la parole, et j'en userai pour le louer. » (Eccli., LI, 17).

A notre tour, nous dirons à N.-S. J.-C. : « Vous lui avez donné ce que son cœur désirait, vous n'avez pas refusé ce que demandaient ses lèvres. Vous l'avez prévenu de bénédictions exquises et vous avez mis sur sa tête une couronne d'or pur. » (Ps. XX, 4).

Oui, S. Antoine est maintenant couronné d'une double auréole, celle des Docteurs et celle des Vierges. Dès sa jeunesse il a désiré le martyre, et pour l'obtenir il avait pris la route du Maroc. S'il n'est pas mort martyr, il a eu du moins le désir du martyre, il est martyr de désir. Il en a sans doute aussi la gloire et l'auréole.

S. Antoine de Padoue est un grand saint, très puissant sur le cœur de Dieu, et dont l'intercession vous sera très utile et très salutaire.

POUR LA FETE DE S. LOUIS DE GONZAGUE

LE SECRET DE SA SAINTETÉ

> *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.*
> Ayant vécu peu d'années, il a fourni une longue carrière.
> (Sag., IV, 13).

Chers enfants,

Il n'est point de spectacle plus beau et plus touchant que celui de la sainteté. Le monde, malgré ses préjugés et ses illusions, ne peut s'empêcher d'en être frappé. Les hommes même les plus vicieux savent discerner la vraie sainteté et y rendre hommage. Les anges y applaudissent et en tirent un grand sujet de joie. Toutes les gloires, toutes les pompes, tous les triomphes, tous les titres de la terre s'évanouissent en présence de la sainteté. On sent qu'il y a là quelque chose de supérieur à l'humanité, quelque chose de vraiment grand et qui approche l'homme de Dieu. Une auréole divine environne la tête des saints.

Mais la sainteté a un charme de plus, quand elle se présente à nos regards dans des conditions et des circonstances semblables à celles où nous vivons. Alors elle ne commande plus seulement l'admiration; mais elle nous inspire une généreuse émulation et nous sollicite vivement à la glorification.

L'Eglise, mes enfants, connaît cette sympathie. Voilà pourquoi elle a donné à la jeunesse un Patron spécial, dont la sainteté parée des grâces du jeune âge et rehaussée par l'éclat de la naissance, vous offre un modèle accompli de toutes les vertus.

S. Louis de Gonzague est ce Patron. Vingt-trois ans lui ont suffi pour consommer l'œuvre de sa sanctification. Ayant vécu si peu de temps, il a cependant fourni une longue carrière. Comment est-il parvenu si rapidement au terme ? Une sainteté si éminente n'est pas d'ordinaire le fruit des jeunes années. La perfection requiert du temps : la grâce imite la nature. Le gland jeté en terre ne devient pas aussitôt le chêne majestueux de nos forêts; le fleuve n'est d'abord qu'un faible ruisseau ; l'homme lui-même commence par n'être qu'un petit enfant. C'est ainsi que dans le cours régulier de la divine Providence, la grâce ne conduit à la sainteté que par degrés et peu à peu.

Par quel secret S. Louis de Gonzague s'est-il sanctifié en si peu de temps ? Etudions aujourd'hui ce secret afin d'en profiter nous-mêmes.

Trois causes ont contribué à la sanctification de S. Louis de Gonzague. 1° Il a reçu de Dieu des grâces abondantes. 2° Il n'y a point mis d'obstacle. 3° Il y a correspondu par de continuels efforts.

I. — *Il a reçu de grandes grâces*

Premièrement donc, il a reçu de grandes grâces. Là, mes enfants, est le premier principe, la source première de la sainteté. La sainteté ne vient pas de la terre, elle est fille du ciel. L'homme ne la trouve pas dans son fond, qui n'est primitivement que le néant et qui, depuis la chute originelle, n'est que corruption et misère, ignorance et concupiscence. Hélas ! comment un mauvais arbre produirait-il un si bon fruit ? Comment une racine empoisonnée porterait-elle une si belle fleur ? Non, nous ne sommes pas saints, mais pécheurs par nature. Dieu seul est saint par essence. Lui seul peut nous communiquer la sainteté, en nous donnant sa grâce, qui est une participation de sa vie et une émanation de son divin Esprit.

Voilà l'origine de toute sainteté créée. Ce don sublime vient d'En-haut ; il descend du Père des lumières. Aussi quand nous glorifions les saints, ne faisons-nous autre chose que de glorifier les dons de Dieu.

Le Seigneur, qui avait des vues spéciales de miséricorde sur Louis de Gonzague, le prévient de bonne heure des bénédictions de sa grâce.

Comme il était très frêle à sa naissance, on se hâta de le baptiser ; il parut ainsi naître pour le ciel avant de naître pour la terre. Sa pieuse mère, comme une autre Blanche de Castille, s'efforce de lui faire sucer la piété avec le lait ; et l'enfant profite si bien des soins maternels que les premières paroles qui sortirent de ses lèvres furent les saints noms de Jésus et de Marie. La raison devança en lui les années. A l'âge de sept ans, il avait déjà contracté la pieuse coutume de réciter chaque jour les sept psaumes de la Pénitence et le Petit Office de la Sainte Vierge. Remarquez, mes enfants, ces deux pratiques ; on peut y entrevoir les deux traits caractéristiques de la future sainteté de Louis : toute sa vie, il s'est exercé à joindre les exercices de la pénitence au mérite d'une parfaite innocence, fruit de sa dévotion à Marie.

Il l'aime tendrement, dès le berceau; et cette Reine des vierges lui inspire de faire le vœu de virginité, lorsqu'il n'avait encore que neuf ans. A treize ans, elle

le porte à y ajouter celui d'embrasser la vie religieuse dès qu'il le pourrait. Trois ans après, le jour de la fête de son Assomption, elle lui suggère la résolution d'entrer dans la Compagnie de Jésus, dessein qu'il ne parvient cependant à exécuter qu'à l'âge de 18 ans, à cause de l'opposition du marquis de Castiglione, son père.

Entré au noviciat, Louis ne vécut plus que cinq ans ; mais dans ce court espace de temps, il fit de tels progrès dans la perfection, qu'il était déjà mûr pour le ciel et comblé de mérites à l'âge de 23 ans où il meurt.

Cette esquisse rapide de sa vie nous montre assez, mes enfants, que si Louis a couru comme un géant dans la carrière, c'est qu'il était porté sur les ailes de la grâce. Oui, il fut un enfant de bénédiction ; le ciel se plût à les verser sur lui à pleines mains et dans une mesure peu commune.

Mais ne nous y trompons pas, ce n'est pas là le seul motif de sa haute sainteté. Nous n'avons pas tous reçu, je l'avoue, une mesure de grâces égale à la sienne, et peut-être il n'est pas en notre pouvoir de l'égaler en vertu ; mais encore une fois, dans la sainteté de Louis, il ne faut pas tout attribuer à la grâce. Louis aurait pu la recevoir en vain, la laisser stérile, n'en profiter qu'imparfaitement, enfin y mettre obstacle. Nous ne le faisons, hélas ! que trop souvent ; et de là vient que nous lui ressemblons si peu. Oui, vous et moi nous serions des saints, s'il n'avait dépendu que de Dieu. De quels secours nous a-t-il laissé manquer ? N'avons-nous pas, comme Louis, le grand moyen de la prière et la ressource puissante des sacrements ? Comme lui, ne jouissons-nous pas du bienfait inappréciable d'une éducation chrétienne ? Que de saintes instructions, que de bons exemples, que de salutaires mouvements le Seigneur ne nous accorde-t-il pas tous les jours ?

Mais Celui qui nous a créés sans nous ne nous sauve pas sans nous. Notre coopération est indispensable. La sanctification, le salut sont le résultat simultané de la grâce de Dieu et de la bonne volonté de l'homme.

C'est donc parce que Louis a coopéré à la grâce qu'il est devenu saint ; voilà le grand secret de la sainteté. Pénétrons plus avant dans ce secret.

II. — *Il y a coopéré*

« La sagesse, dit l'Esprit-Saint, n'entre pas dans une âme dont les affections sont déréglées ; elle n'habite pas dans un corps qui est l'esclave du péché. » Il suit de là que Louis eût été inutilement favorisé du ciel, s'il n'avait prémuni son cœur contre les attraits du vice et conservé avec soin son innocence.

Mais, vous le savez, cet angélique jeune homme n'omit rien pour maintenir intact le lis de la pureté. Toujours il ignora ces révoltes de la concupiscence qui faisaient rougir et gémir même un S. Paul. Jamais une pensée, une image impure n'attrista la sérénité de son esprit.

Ce fut encore là, je le reconnais, un privilège bien rare, et sur lequel on ne peut fonder son mérite. Mais que n'a pas point fait Louis pour s'en rendre digne et le conserver ? Sachant qu'il portait son trésor dans un vase fragile, de quelles précautions n'usa-t-il pas ? Il mit une garde sévère sur ses yeux ; il voua son corps au martyre d'une mortification continuelle. Obligé de paraître successivement dans les cours de Florence, de Mantoue et de Madrid, il porte partout avec lui une modestie qui le faisait prendre pour un ange. Pendant plusieurs années, il est attaché comme page d'honneur au service de la reine ; il ne lui arrive pas une seule fois de lever les yeux sur cette princesse ; il ne se permettait même pas de les arrêter sur sa propre mère.

A cette modestie, si exacte et si parfaite, Louis joignit des jeûnes qu'on pourrait dire perpétuels. Ses repas n'excédaient pas une once de nourriture ; c'était à faire douter s'il avait un corps. On ne comprenait pas comment il pouvait se soutenir avec si peu d'aliments. Sa grande vigilance sur lui-même, cette sévère mortification de tous les sens le faisaient paraître comme au-dessus de l'humanité et inspiraient un respect extraordinaire pour sa personne. Etant déjà religieux, il alla un jour dans sa famille, par l'ordre de ses supérieurs, afin de régler certaines difficultés. Son apparition y fut celle d'un esprit céleste ; au lieu de l'embrasser, sa mère se jette à ses genoux et le reçoit dans cette attitude.

Tel est, mes enfants, l'ascendant que donnent la modestie et la réserve.

S. Louis fut encore plus jaloux de la pureté du cœur que de celle du corps.

Il porta au tombeau la robe de son innocence, sans l'avoir souillée d'aucune faute mortelle. Quelques manquements légers commis dans sa première enfance, comme d'avoir pris un peu de poudre, sans permission, aux soldats de son père et d'avoir répété quelques paroles malsonnantes dont il ne comprenait pas le sens, telle fut la matière de ses larmes pendant toute sa vie ; il les regardait comme des crimes et ne pensait pas les avoir jamais assez expiés.

Son application aux exercices de piété était si parfaite, qu'en six mois il eut à peine une distraction d'un moment ; et encore, cette distraction était-elle douteuse, au jugement de son confesseur. Toutes ses confessions roulaient sur de prétendues imperfections ; c'est-à-dire qu'il aspirait sans cesse à une perfection plus haute que celle à laquelle il était parvenu.

Voilà dans quelle pureté d'âme et de corps vivait S. Louis de Gonzague. Jugez avec quelle pleine liberté la grâce agissait dans un cœur si bien disposé !

Elle étendrait de même son doux empire dans le nôtre, mes enfants, si nous avions soin de lui aplanir les voies, comme disait le saint Précurseur : « *Parate viam Domini*. Préparez la voie au Seigneur ; rendez droits ses sentiers. » Mais, hélas ! nous ressemblons à ces routes entrecoupées de montagnes et de ravins, tantôt escarpées et tantôt profondes, tantôt remplies de sinuosités et tantôt raboteuses, qu'on ne parcourt qu'avec fatigue. Nous opposons toute espèce d'obstacles à la grâce : tantôt l'orgueil et la présomption, figurés par ces montagnes ; tantôt le découragement et la pusillanimité, marquées par ces ravins ; tantôt la tiédeur, indiquée par ces sinuosités ; tantôt les attaches déréglées, qui sont ces pierres jetées sur le chemin.

L'amour des créatures et de nous-même embarrasse l'entrée de notre cœur ; il n'est pas assez vide des affections terrestres pour que Dieu y règne. Ah ! humilions-nous à la vue de S. Louis ! Que son exemple nous fasse concevoir une vive horreur du péché et nous apprenne à en éviter jusqu'à l'ombre.

III. — *Des efforts continuels*

La grande innocence de S. Louis facilite sans doute beaucoup ses progrès dans la sainteté. Cette

cause n'en explique pas encore pourtant d'une manière complète la merveilleuse rapidité. Il ne suffit pas, mes enfants, de ne pas intercepter le cours de la grâce ; il faut encore la seconder par des efforts soutenus. C'est ce que nous enseigne le grand pape S. Grégoire, dans l'explication qu'il nous donne de cette parole du Sauveur : « Ayez une ceinture aux reins et tenez en main des lampes ardentes. » Nous mettons une ceinture aux reins, dit ce grand Docteur, quand nous réprimons les désirs de la chair par la chasteté. Mais ce n'est pas assez d'éviter le mal, il faut de plus s'appliquer à faire le bien. Voilà pourquoi, continue S. Grégoire, le divin Maître ajoute : Ayez en main des lampes ardentes. Ces lampes ardentes sont l'image des bonnes œuvres que nous pratiquons et par lesquelles nous édifions le prochain. Ecoutez maintenant la conclusion : la chasteté, dit-il, n'est donc pas d'un grand mérite sans les bonnes œuvres ; et de même, les bonnes œuvres sont dépourvues de valeur sans la chasteté.

S. Louis était convaincu de cette vérité. Il savait que toutes les vertus sont sœurs et qu'aucune ne peut être possédée parfaitement sans les autres. En cultivant avec soin le lis de la virginité, il s'attache en même temps à faire croître dans son cœur les plantes des autres vertus ; et pour me servir de l'expression du même S. Grégoire, il les arrosa de ses sueurs, je veux dire qu'il mit toute son étude et son application à les acquérir.

Laissez-moi vous citer quelques traits qui vous feront juger de sa ferveur.

Désireux d'obtenir le don d'oraison, il se levait chaque nuit, même pendant l'hiver, pour vaquer plus librement à la prière; et cependant il avait une santé délicate et il était sujet à la migraine. Pour venir à bout de son imagination, que fait-il ? Il reste en oraison trois et quatre heures de suite, recommençant toujours jusqu'à ce qu'il ait réussi à passer une heure sans distraction. — Résolu d'assujettir la chair à l'esprit et de réduire son corps en servitude, il a recours aux disciplines, et à défaut de cilice et de haire, il se sert de ses éperons pour affliger ses membres innocents. — D'un naturel vif et prompt, que ne fait-il pas pour dompter son caractère? Dès l'âge de sept ans, il comprime toute sa vivacité au dedans et bientôt il poursuit son ennemi dans le retranchement où il le tenait bloqué. En peu de temps, il devient tellement maître de ses premiers mouvements, qu'on l'eût cru exempt de passions.

Mes enfants, est-ce avec ce zèle et cette vigueur que nous travaillons à acquérir la vertu ? La vertu suppose le combat ; elle est le prix de la violence qu'on se fait. Plus on se fait violence, plus on avance: *Tanto magis proficies, quanto magis tibi vim intuleris.*

Ah ! que nous sommes lâches et pusillanimes ! La moindre difficulté nous arrête et nous abat. Au lieu de marcher chaque jour à de nouvelles victoires, nous n'avons pas le courage de résister et de nous défendre ; et au lieu de planter, nous ne cherchons pas même à défricher. Nos défauts croissent et s'enracinent avec les années. Si nous y portons quelquefois la cognée, les coups sont si faibles ! et rarement nous atteignons la racine.

Qu'il y a loin de cette mollesse aux héroïques efforts de Louis ! Ah ! je conçois maintenant ce qui l'a fait avancer à si grands pas. Quel ennemi eût pu résister à un tel athlète ? Aucun ; et ni l'enfer, ni la chair, ni le monde réunis n'étaient capables de vaincre un si grand courage.

C'est surtout dans ses luttes contre le monde que Louis de Gonzague se montre généreux et magnanime.

Héritier présomptif du marquisat de Castiglione, appelé par sa naissance et par la faveur de l'empereur à occuper un rang parmi les princes de l'Empire, il avait devant les yeux une brillante perspective ; le monde lui promettait un avenir séduisant. Louis cependant avait déjà médité et résolu de le quitter. Mais avant de rompre les liens qui l'y retenaient, que de combats n'eut-il pas à soutenir ! Un père éploré lui fait les plus vives instances ; supplications et larmes, colère et menaces, il emploie tous les moyens pour fléchir son fils. Plusieurs années se passent dans ces angoisses déchirantes. Ferme comme un rocher contre lequel les vagues s'irritent vainement, S. Louis triomphe par sa patience et sa douceur invincibles de l'opposition de son père.

Enfin, le voilà au comble de ses vœux, le voilà religieux : la pauvreté, l'humilité, l'obéissance, tel est le lot qu'il embrasse avec plus d'ardeur que les mondains ne poursuivent l'honneur, la fortune, les plaisirs.

Ce qu'il y a de plus pauvre et de plus vil est l'objet de son ambition ; s'oublier lui-même et se faire oublier est toute son étude. Il n'a de l'horreur que pour les louanges ; il s'estime heureux quand on le met au rang des domestiques, et qu'il peut laver la vaisselle et balayer la maison. Dans un voyage, on lui refuse un certain appartement parce que, disait-on, il fallait le réserver à des personnes de qualité. Il est ravi de ce mépris : et il était prince ! Il obéit sans la moindre réserve, non pas seulement à ses supérieurs, mais à un simple Frère convers qu'on lui donne comme compagnon.

Ainsi, mes enfants, au titre de prince Louis préfère celui de chrétien et de religieux ; aux palais des rois, un cloître obscur ; à la pourpre, une bure grossière ; aux délices du monde, les exercices de la mortification chrétienne et les austérités de la pénitence.

* *

Maintenant qu'il règne dans l'éternité, croyez-vous qu'il se repente du choix qu'il a fait ? Ah ! sans doute, il s'en applaudit au contraire, et il se réjouira à jamais d'avoir méprisé des avantages fragiles et périssables, des honneurs et des satisfactions d'un jour, afin de s'assurer un bonheur, une gloire, des délices que rien ne pourra désormais lui ravir.

Vanité des vanités ! disons-le donc, mes enfants, et disons-le avec une conviction profonde : Vanité des vanités ! et tout est vanité, excepté servir Dieu et sauver notre âme ! Louis a choisi la meilleure part; elle ne lui sera point ôtée. Malheur aux insensés qui en choisissent une autre ! Que leur servira d'avoir gagné le monde entier et de perdre ensuite leur âme? Que peut-on leur donner en compensation de cette perte ?

Mes enfants, n'imitons pas la folie des mondains qui risquent leur éternité pour un instant de jouissance empoisonnée ; suivons plutôt l'exemple de S. Louis de Gonzague ; et comme lui, apprenons de bonne heure à nous détacher de tout ce qui est passager et à mettre au-dessus de tout la grande et importante affaire de notre sanctification. Travaillons-y avec ardeur. La grâce de Dieu ne nous manquera pas, Dieu nous tendra la main ; secondons les desseins de sa bonté ; soyons dociles à ses inspirations; et un jour il sera lui-même notre récompense infiniment grande. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. JEAN-BAPTISTE

UN MODÈLE DE VIE PÉNITENTE

Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine.
Voici : j'ai fui bien loin et j'ai habité au désert.
(Ps. LIV, 8).

Mes frères,

Pour apprendre à peindre et devenir un bon peintre, on commence par copier de bons tableaux, et l'on arrive à devenir un maître. Il semble que N.-S. J.-C. ait voulu nous présenter un modèle de la vie pénitente, en nous montrant Jean-Baptiste, qui, dès sa petite enfance, s'est engagé dans une vie de pénitence. C'est ce que traduit la parole que j'ai citée : « J'ai fui bien loin, et j'ai habité au désert. » Nous trouvons dans cette parole les qualités qui conviennent à la pénitence.

Disons d'abord ce que doit être la pénitence.

I. — *Ce que doit être la pénitence*

a) Une pénitence doit être faite *en temps opportun,* qu'elle soit expiatrice ou préventive ou préservatrice.

C'est tout jeune que J.-B. se réfugia dans la solitude, comme s'il avait entendu le conseil du Sage : « Ne tarde pas à te convertir au Seigneur, et ne diffère pas de jour en jour » (Eccli., V, 7). Celui qui a un mal dangereux, plus il tarde à appliquer le remède, plus le mal s'aggrave et court le risque de devenir incurable. Or, m. f., le péché mortel est un mal grave. Pourquoi différer d'y appliquer le remède de la pénitence ? Jérémie déclare qu'il est bon à l'homme de porter le joug dès sa jeunesse (Thren., III, 27).

b) La pénitence doit être *vraie,* et non simulée comme celle des hypocrites, dont le cœur est un sépulcre blanchi au dehors, mais qui au dedans est plein de pourriture (Mt., XXV, 27).

c) La pénitence doit être *continue,* et non intermittente, comme ceux qui ne font pénitence que pendant le Carême et l'abandonnent le reste du temps. J.-B. a passé toute sa vie dans la pénitence. Ses contemporains ne l'ont connu que pénitent ; et N.-S., pour le louer, a exalté l'austérité de sa pénitence. Jamais il n'a vécu dans les délices.

d) Enfin la pénitence doit être *pénale,* pénible, afflictive, et non pas agréable. N'est-ce pas quelque chose de monstrueux que de se vouer à une vie de pénitence et de vivre dans les délices ? Pour mieux fuir les délices du monde, J.-B. s'enfuit au désert et s'y installe.

Et que fuit-il donc de la sorte ?

II. — *La fuite du péché*

a) Il fuit le péché, parce que le péché nous *intoxique,* et qu'il corrompt ceux en qui il s'établit. Le péché dans l'âme, c'est du poison sur une table servie d'aliments. Si vous saviez qu'on vous a préparé une boisson empoisonnée, vous vous garderiez bien de vous mettre à table. « Fuis le péché comme un serpent, » dit le Sage (Eccli., XXI, 2).

C'est par le consentement de la volonté que nous nous offrons à la morsure. Et ces consentements sont fréquents. Comme il faut fuir les mauvaises pensées et les mauvais désirs ! Consentir au péché en pensée ou en désir, c'est vouloir accomplir le mal dont on est tenté, si nous en avions l'occasion. Le péché s'insinue agréablement, mais à la fin il mord comme le serpent. Si l'on pensait à la mort, assurément on ne pécherait pas. C'est l'avis du Sage : « Dans toutes tes actions, souviens-toi de ta fin, et tu ne pécheras jamais » (Eccli., VII, 36).

b) Il faut fuir le péché parce qu'il *dépouille* l'âme et la ruine. Il en est qui tiennent tant à leurs trésors que pour rien au monde ils ne les montreraient, pas même à leurs parents. Mais ceux qui les montrent à tout venant, n'y tiennent guère.

Chacun doit avoir son trésor de grâce et de vertu, un trésor que nous avons reçu au baptême, et qu'il faut garder jalousement. Or, le péché fait comme les voleurs : sous l'apparence de pauvres, ils demandent l'hospitalité, préparent des boissons qui endorment, et ils pillent ensuite la maison. Ainsi fait le péché. Et auriez-vous autant de grâce que la B. V. Marie ou J.-B. ou quelque autre saint, un seul péché mortel vous dépouillerait de tout.

Fuyez donc les occasions de péché, sinon vous serez dépouillés et blessés, comme cet homme qui voyageait sur la route de Jérusalem à Jéricho, dont parle l'Evangile.

c) Il faut fuir le péché parce qu'il *tue* l'âme spirituellement. Il la sépare de Dieu. Il la décapite.

d) Il faut fuir le péché enfin, parce qu'il *mène à la damnation* éternelle. Qui est-ce qui ne fuirait-pas la potence où il doit être pendu? Aussi on y conduit le patient avec des gardes et des cordes. Les démons nous lient les pieds et les mains et nous conduisent à l'enfer. Fuyez le péché et sauvez votre âme. C'est ce qu'a fait S. J.-B.

III. — *Il a fui le monde*

S. Jean-Baptiste a *fui le monde* pour la solitude. Et c'est là un grand exemple qu'il nous donne.

S. J.-B. était d'une famille considérable, il était fils de Zacharie, qui fut un grand personnage sous l'ancienne Loi. Il n'a rien considéré de tout cela, ni la situation, ni la fortune de ses parents. Il a tout quitté pour le désert et la solitude. C'est là un grand exemple de la fuite du monde.

Et pourquoi donc fuit-il le monde ?

a) Parce que c'est un milieu *impur,* dont l'air n'est pas respirable pour un disciple de J.-C. C'est un milieu contaminé, pestilentiel, dangereux pour la vie de l'âme, et qu'il faut fuir, ou contre lequel il faut se garantir.

Le désert n'est pas le seul moyen de se faire une solitude antiseptique. Et N.-S. a parfaitement distingué « être du monde » et « être dans le monde ». S. Pierre recommande de se soustraire à la corruption de la convoitise qui règne dans le monde (II Pet., I, 4). On peut fuir le monde sans pour cela courir au désert ou s'enfermer dans les cloîtres. C'est en soi-même, dans ses pensées, dans ses désirs, dans ses amitiés, dans ses goûts et ses affections, qu'il faut s'arranger un désert et une solitude.

b) Il faut fuir le monde parce qu'il est *dangereux.* En pleine mer et si bon que soit le navire, on est toujours en péril. Or, sur cette mer du monde vous n'avez qu'un mauvais bateau, qui est votre corps, et qui est fort fragile et fort dépourvu.

Le monde est plein de pièges. Un oiseau pris par le pied peut encore mouvoir ses ailes, mais il ne peut pas s'élever en l'air. Quand le monde nous tient par

un pied, il nous est impossible de nous élever vers Dieu.

Le monde entier est plongé dans le mal (I Jo., v, 13). Dans le mal, c'est-à-dire dans un feu mauvais. Quel est l'insensé qui voudrait faire son lit dans une maison toute en feu ? Fuyons le monde, comme S. J.-B.

c) Il faut fuir le monde parce qu'il est *stérile*, infructueux. Les biens du monde sont des biens en peinture, sans réalité, sans consistance. C'est du vent qui ne peut fructifier qu'en tempêtes, en ruines, en désastres. Le monde ravage les âmes, il en épuise toute la sève. L'air du monde est un air qui dessèche, qui tarit, qui disperse ; il est stérile pour la vie chrétienne.

d) Enfin il faut fuir le monde parce qu'il est *pénible*, laborieux. Le monde met tous ses partisans, tous ses esclaves au travail, et il ne donne aucun salaire, pas même de nourriture. C'est un maître dur, qui ne laisse aucun repos, ni jour ni nuit. Il faut le servir de ses propres ressources, pour n'en retirer que des dommages et des ennuis.

* *

Et maintenant, laissez-moi vous rappeler ce que N.-S. pensait de S. J.-B. « Jésus se mit à parler de Jean à la foule : Qu'êtes-vous allés voir au désert? Un roseau agité par le vent ? Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un homme vêtu d'habits somptueux? Mais ceux qui portent des habits somptueux sont dans les maisons des rois. Mais qu'êtes-vous allés voir ? Un prophète ? Oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète. Car, c'est celui dont il est écrit : Voici que j'envoie mon ange devant vous, pour vous précéder et vous préparer la voie. En vérité je vous le dis : parmi les enfants des femmes, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste ! »

Qui oserait récuser un pareil témoignage? Ainsi, ce n'est ni la fuite du monde, ni son séjour au désert, qui ont diminué Jean-Baptiste. C'est à cela, au contraire, qu'il doit son intégrité, son audace du bien, sa sagesse, sa haute compréhension de l'œuvre de Dieu. C'est à cela qu'il doit l'estime profonde et admiratrice de N.-S. J.-C., et cette belle amitié discrète, par laquelle il s'est nommé « l'Ami de l'Epoux ».

L'EUCHARISTIE ET LA VIE

VIII

L'EUCHARISTIE CONSOLATRICE

Je veux vous montrer aujourd'hui, m. f., que l'Eucharistie est la meilleure et souvent la seule consolatrice des maux et des souffrances humaines.

Cela, ceux d'entre vous le savent bien, qui s'approchent souvent de la Table Sainte ; ils le savent, pour l'avoir éprouvé, souvent, toujours, chaque fois qu'ils ont porté au Christ Eucharistique un esprit troublé, un cœur meurtri, une âme malade ou tourmentée. Mais, vous qui ne communiez pas ou presque jamais, le savez-vous ? Et si vous ne le savez pas, ne dois-je pas vous instruire ?

Je le dois, je veux le faire, et je crois, ce faisant, vous rendre le plus signalé des services, car je vous montre la source de tout apaisement, de tout allégement, de tout soulagement, de tout réconfort, de toute consolation.

Comment l'Eucharistie nous console-t-elle dans nos maux, et dans nos épreuves, quelles qu'elles soient?

De deux manières :

C'est 1° en supprimant une grande part de nos souffrances ; — et 2° c'est en nous faisant aimer celles que Dieu nous laisse.

Jetons d'abord un regard sur les misères de la vie.

I

Il ne faut pas dire que la vie n'est que maux et misères ; il ne faut pas dire qu'elle est toute mauvaise et qu'elle ne vaut pas la peine d'être vécue. Ce sont là des propos pessimistes, et le pessimisme est un système qui ne peut être adopté que par des esprits malades ou par des fourbes. La vie est le plus souvent bonne, ou pour le moins supportable, et la meilleure preuve, c'est que, presque tous, nous nous désolons lorsqu'il faut la quitter. Le vrai, c'est qu'il y a des heures douloureuses dans la vie et que ces heures sont quelquefois longues et nombreuses.

Il y a des heures et des jours où nous sentons tous les appuis nous manquer, où il nous faut nous débattre seuls contre des difficultés cruelles et des obstacles insurmontables.

Il y a des heures et des jours où notre pauvre cœur d'homme ou de femme est blessé, où il gémit dans l'abandon, trompé, trahi.

Il y a des heures et des jours où la maladie nous torture, nous ronge les chairs, livre notre âme à l'angoisse, nous enlève le sommeil, abat notre courage, nous anéantit, où elle nous couche dans notre lit comme dans une tombe anticipée.

Il y a des heures et des jours où la mort entre chez nous, arrache à nos bras des êtres si chers à notre cœur qu'il nous semble que, sans eux, nous ne pourrons plus vivre.

Il y a des heures et des jours où la pauvreté nous impose de trop dures privations ; où, installée chez nous à demeure, elle nous condamne au dénuement, à la gêne, sinon à la misère.

Il y a, tout le long de la vie, des déceptions, d'amers souvenirs et des douleurs qui remplissent toute la place qui sépare nos moments heureux.

Eh bien ! je dis que, dans ces heures et dans ces jours désolés, la grande Consolatrice, c'est l'Eucharistie. Il y a dans l'Eucharistie un charme endormeur des douleurs.

Vous irez chercher des consolations ailleurs. Vous en demanderez aux amis, à l'amour, aux distractions, aux voyages, au jeu, aux passions. Ce sera en vain, je vous en avertis. Allez à l'Eucharistie ; allez à Elle avec foi et le cœur ouvert : vous y trouverez ce que rien ni personne au monde ne peut vous donner, parce que, là, vous trouverez Dieu, et que nulle part le cœur brisé de l'homme ne se repose plus doucement que sur le Cœur de Dieu.

La consolation dont vous avez tant besoin, Jésus, dans la communion, vous la donnera, abondante et inénarrable. « Que de choses dont nulle parole humaine ne saurait révéler le délicieux mystère, se passent là entre l'âme et son Dieu ! Que de demandes confiantes d'un côté ! Quels tendres épanchements de l'autre ! » écrivait un pieux évêque (Mgr Laroche). Comme c'est vrai !...

Votre cœur est blessé, vous gémissez, abandonné, trahi. Communiez, vous qui pleurez l'amour : le grand Amour chaud, fidèle, immortel, est dans l'Hostie.

La maladie vous torture. « Ce n'est plus vivre, dites-vous, que de toujours souffrir ; ce n'est plus

vivre que de ne pouvoir agir ! » Communiez. Votre Dieu vous remplira d'une autre vie que la vie terrestre, et transformera vos tortures en joies, en les élevant à la dignité de douleurs expiatrices et salvatrices, comme furent les siennes.

La mort vous frappe dans vos affections les plus chères. Vous connaissez l'affreux supplice des séparations qui vous laissent désorientés et pantelants, comme si vous aviez perdu tout le sang de vos veines. Communiez. Jésus Eucharistie séchera vos pleurs.

Vous êtes seul, désolé, accablé par votre isolement dans la vie. Pas de protecteur qui s'intéresse à vous ! Personne pour tendre la main à votre faiblesse ! Communiez. Vous n'êtes plus seul. Vous cherchiez un ami ; vous en avez un et le meilleur. Vous vouliez un protecteur ; vous en avez un, et c'est le plus dévoué et le plus puissant.

Vous êtes pauvre. Fussiez-vous tombé au dernier degré de la misère, dépouillé de tout, dénué comme Jésus à la crèche ou sur la croix, rien n'est perdu. Communiez. Vous êtes riche, puisque vous possédez le seul vrai trésor.

On attaque votre réputation, on vous calomnie, on veut vous ravir ce premier bien de la vie : l'honneur. Défendez votre honneur, vous le devez ; mais communiez aussi. Vous porterez en vous le Dieu dont le jugement vaut mieux que celui des hommes et dont l'estime contrebalance vos disgrâces.

Il n'est pas une peine que l'Eucharistie n'adoucisse, pas une blessure qu'elle ne guérisse. Elle abolit jusqu'aux maux qui viennent de nos passions : envie, haine, jalousie, colère... Le pécheur, déjà pardonné, y trouve l'apaisement des troubles tumultueux qui l'avaient agité.

Vous trouverez, — si vous vous donnez la peine, ou le charme, d'ouvrir la Bible, — au IVe Livre des Rois un bien suggestif symbole de la vérité que je vous expose en ce moment. Le prophète Elisée a commandé à son serviteur de préparer le repas des enfants des prophètes. Or l'homme a, par méprise, mêlé aux mets des herbes vénéneuses. « Homme de Dieu, s'écrièrent les enfants dès la première bouchée, il y a dans ces mets un poison qui nous fera mourir ! » Le Prophète se fit apporter de la farine, en saupoudra la viande empoisonnée, et toute l'amertume et tout le venin en furent ôtés aussitôt... La farine d'Elisée représente l'Hostie.

Mais poursuivons.

II

J'ai dit, et je veux vous le montrer maintenant, que là où l'Eucharistie ne supprime pas les maux de la vie, elle nous aide à les supporter avec patience et vaillance, et va même jusqu'à nous les faire aimer.

Il est, m. f., des travaux et des souffrances dont Dieu ne veut pas nous éviter la charge ou nous épargner les déchirements. Ce sont les travaux et les souffrances qui sont la conséquence de notre état ou de notre nature. Ces travaux et ces souffrances sont notre épreuve, épreuve qu'il nous faut accepter ou subir, parce qu'elle est le lot de l'humanité, la condition de notre grandeur, et l'enjeu ou le gage, comme vous voudrez, de notre destinée éternelle.

Ne l'oublions pas ; nous ne sommes pas faits pour jouir des avantages et des joies d'un monde caduc ; nous sommes faits pour le ciel. Nous ne sommes pas faits pour demeurer ici-bas, mais pour habiter un jour et toujours l'heureuse et glorieuse Cité de l'avenir. Or, là-haut, à la porte de cette Cité de Dieu, il faut payer l'entrée, et nous ne pouvons la payer qu'avec la monnaie de nos sacrifices.

Inclémences de la nature, maladies, injustices, fléaux, cataclysmes, la mort, voilà la monnaie qui paie et rachète nos fautes et celles de nos semblables. Eh bien ! m. f., ces souffrances inévitables, je dis que l'Eucharistie nous aide à les supporter ; plus que cela, elle nous les fait aimer.

Qui est-il donc, ce Dieu que le chrétien reçoit dans la communion ? C'est ce Jésus qui a tout connu des douleurs humaines ; ce Jésus qui a souffert du travail qui durcit les mains de l'ouvrier et fait couler la sueur de son front ; ce Jésus qui a souffert les fatigues des longues marches, le froid des nuits, la cruauté de l'implacable soleil d'Orient ; ce Jésus qui a été poursuivi par toutes les furies de l'injustice et de la haine ; ce Jésus qui a été trahi et renié ; ce Jésus qui a été livré aux brutalités de la canaille ; ce Jésus qui a entendu la rumeur sauvage des pires insultes ; ce Jésus qui a goûté le fiel et le vinaigre ; ce Jésus qui a expiré dans les affres de la plus horrible mort !

Vous vous êtes fait chair, ô mon Sauveur, pour connaître mes faiblesses et partager mes infirmités et mes misères si nombreuses, et si tristes, et si dures. Mes langueurs, vous les avez toutes prises ; mes douleurs, vous les avez toutes portées. Vous vous êtes fait semblable aux hommes, vos frères, et c'est parce que vous avez souffert, éprouvé, sous toutes leurs formes, nos terribles épreuves, que vous pouvez secourir ceux qui souffrent. Vous avez connu la plénitude de la souffrance comme toutes les autres plénitudes. Vous avez vécu la vie humaine pleinement. Parce qu'aucune douleur ne vous est étrangère, vous pouvez consoler toutes les douleurs.

Jésus, m. f., ne s'est pas plaint, quand il a enduré tous ces maux : comment nous plaindrions-nous, quand il permet que nous les endurions à notre tour ?

Nous accueillerons donc la souffrance sans nous plaindre.

Que dis-je ? Ces souffrances, nous les aimerons, s'appelassent-elles le martyre et la mort. La foi et l'amour de l'Eucharistie feront ce miracle. « Une âme, dit Monsabré, est accablée sous le poids de la douleur : Jésus-Eucharistie lui fait aimer ce qui la crucifie. Dans le mystère de la communion, il lui raconte ce qu'il a souffert lui-même et l'ineffable gloire dont Dieu a couronné ses souffrances. Il l'enivre de la douceur de sa parole et de la vertu de son sang... Le calice divin lui fait trouver douces les plus inexprimables tortures. N'est-ce pas après avoir reçu le Dieu-Hostie que les martyrs affrontaient héroïquement les supplices et la mort ? » Avant l'illustre Dominicain, un Père de l'Eglise avait dit : « *Dulcis Jesus omnia dulcia et levia facit.* Le doux Jésus adoucit toutes les amertumes et allège tous les fardeaux ; » et un grand évêque (Mgr Mermillod) : « Qu'importe la croix sur les épaules, quand on a l'Eucharistie dans le cœur ! »

Ainsi, m. f., Notre-Seigneur vous fera aimer sa croix. Vous comprendrez, au contact de cette chair jadis douloureuse, de ce sang jadis échappé des plaies de votre Dieu, que la douleur a une vertu rédemptrice. Dieu permettrait-il qu'une épine blesse le pied du juste, ou même qu'un souffle de la bise effleure son front, si cette piqûre ou cet effleurement n'était pour son bien ? Dieu n'a pas fait la souffrance, mais il l'utilise pour la beauté de nos vies, comme le sculpteur utilise le lourd marteau et le ciseau cou-

pant pour parfaire son chef-d'œuvre de marbre. Pour nous, chrétiens, le Christ vient vers nous avec la douleur, et chacun des coups qu'elle nous porte est comme un baiser de sa bouche. Si nous l'aimons, notre Christ sanglant, comment n'aimerions-nous pas sa sévère compagne ?

Vous êtes frappé : Jésus vous aime. « Ceux que j'aime le plus, a-t-il dit à sainte Angèle de Foligno dans une vision, sont plus près de moi à ma table. Ils prennent part au même pain de la tribulation, et ils boivent à la même coupe du calice de ma passion. »

— O toi qui souffres, tes afflictions, tes inquiétudes et tes angoisses de l'âme ou de la chair, Celui qui vient à toi dans l'Eucharistie les partage avec toi ! Dis-moi, tes souffrances ne sont-elles pas douces ?

— Elles sont si douces, répond l'âme amante du Christ, que je ne sais même plus si elles existent.

« Sainte Eucharistie, écrivait Adolphe Retté après sa conversion, qu'ils sont à plaindre, les ignorants et les égarés qui méconnaissent vos vertus ! Pour moi, je sais que vous êtes la source de tout bien, la fontaine d'espoir et d'énergie où, aux jours de tristesse et de découragement, l'âme puise le réconfort et la joie ! »

* *

En vérité, Jésus-Eucharistie supprime la douleur, ou, s'il ne la supprime pas, il nous aide si bien à la supporter que nous en venons à la sentir à peine et presque à l'oublier. Jésus est notre Consolateur ; l'Eucharistie est notre consolation.

C'est bien en vain qu'en nos afflictions nous allons chercher le baume capable d'adoucir et de guérir nos cuisantes blessures, nos plaies envenimées, ailleurs qu'en Lui, ailleurs qu'en Elle. On peut, à la rigueur, trouver une distraction, un adoucissement passager dans le travail, dans l'étude, dans la contemplation de la nature, dans les relations de société, dans l'amitié, dans l'amour, dans les satisfactions et les puissantes ivresses des passions. Après les plus violentes secousses du corps et de l'âme, les douleurs reviennent, parfois plus âpres, plus dévorantes, plus acharnées. En vous abandonnant à ces diversions, vous n'avez éprouvé qu'une sorte d'anesthésie éphémère ; vous ne vous êtes pas élevés au-dessus de la souffrance. Pour être au-dessus de la souffrance, il faut monter, il faut aller jusqu'à Dieu.

M. f., la parole de Notre-Seigneur est toujours vraie : « Venez à moi, s'écriait-il un jour devant l'énorme foule qui se pressait autour de lui, venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai le repos. »

Allez donc à lui dans l'Eucharistie, et ce repos auquel votre douleur et votre lassitude aspirent, vous le trouverez en lui. Il sera votre compagnon au milieu de vos maux et de vos épreuves, le long de la route où les cailloux déchirent vos pieds, sur le sentier encombré d'épines et de ronces, au bord des abîmes où le vertige embusqué vous attire, dans la vie et dans la mort, jusqu'au seuil de l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

POUR UNE PREMIERE MESSE

III

LE PRÊTRE, TÉMOIN DE JÉSUS-CHRIST [1]

Eritis mihi testes in Jerusalem et in omni Judæa et Samaria et usque ad ultimum terræ.

Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. (Act., I, 8).

Mes frères,

C'est un honneur pour une paroisse d'avoir donné le jour à un prêtre. La paroisse de Dammartin peut donc être fière de la cérémonie qui se déroule aujourd'hui dans son église. Mais de cet honneur, Malroy revendique légitimement sa part, puisque c'est à Malroy, c'est dans notre Etablissement, que M. l'abbé Perchet a été élevé, qu'il a grandi sous l'œil de ses maîtres et qu'il a entendu l'appel même de Dieu.

Votre sacerdoce, mon cher ami, est donc un témoignage en faveur de notre vieille Maison et de l'éducation première que vous y avez reçue.

Il est un témoignage aussi en faveur de ceux à qui vous devez, après Dieu, d'être ce que vous êtes.

Vos parents d'abord. Vous avez voulu qu'en cette belle fête je prenne la parole, et vous m'avez dit que ce devoir et cet honneur me revenaient de droit. J'ai pensé que vous aviez raison. Car c'est à moi qu'il revient de dire publiquement la gratitude que notre Etablissement doit à vos parents.

A votre père d'abord, que la guerre prit à notre service pour le donner au service de la Patrie menacée. Et vous savez tous, m. f., qu'après trois ans de combats incessants et de souffrances héroïques, Paul Perchet mourait pour la France sur le champ de bataille, de cette mort d'autant plus douloureuse qu'elle fut — comme, hélas ! tant d'autres — celle du soldat arraché à son foyer, à sa femme, à ses enfants. Vous avez prié souvent pour lui dans le secret de votre cœur, mon cher ami ; mais à partir d'aujourd'hui il ne se passera pas de jour sans qu'au *memento* de votre messe quotidienne, vous ne portiez à l'autel le souvenir de celui qui vous a donné la vie. Ah ! sans doute, vous l'avez à peine connu. Mais lui vous a mieux connu, et il n'est certainement pas mort sans avoir dans ses yeux voilés l'image de son fils, et aussi l'image de celle qu'il avait choisie pour compagne, et qui était sur le point de lui donner une fille, qu'hélas ! il ne verra jamais... M. f., nous croyons à la communion des saints, et nous savons que cette union des êtres qui se sont aimés ici-bas ne doit pas être brisée par la mort. Et c'est pourquoi nous avons la certitude qu'en ce moment le père assiste son enfant au pied de cet autel, qu'il partage sa joie et la nôtre, et que, dans un instant, lorsque le nouveau prêtre tiendra dans ses mains l'hostie consacrée, il unira les mérites de son obscur et douloureux sacrifice au sacrifice du Christ lui-même.

Votre sacerdoce témoigne aussi en faveur de votre mère, qui a l'incomparable joie de vous voir monter à l'autel. Si elle fut à la peine souvent, elle est aujourd'hui à l'honneur ; et la Maison de Malroy, à

[1] Allocution prononcée, le 1er juillet 1937, par M. le chanoine Fleuriot, Supérieur de l'Etablissement de Malroy (Hte-Marne).

laquelle elle a consacré plus de vingt années de sa vie, se réjouit avec elle. La mère de notre jeune prêtre symbolise en ce moment, m. f., tout l'ensemble de nos serviteurs dévoués, de ces collaborateurs modestes, qui, depuis bientôt cent ans, ont tracé leur humble sillon dans la terre de Malroy ; et j'ai l'impression que leur tâche obscure brille aujourd'hui d'une splendide auréole.

Après vos parents, *vos maîtres*, et particulièrement ceux — ou celui — qui furent auprès de votre âme d'enfant les instruments de la grâce de Dieu, ont droit, eux aussi, à quelque reconnaissance de votre part. Parmi les prêtres qui ont vu leur vocation éclore à Malroy, vous êtes un de ceux qui n'hésitèrent jamais à se réclamer de notre modeste Maison. De cela, je vous félicite hautement, parce que cela témoigne de la fidélité de votre cœur et de la noblesse de vos sentiments. En tout cas, vous prenez place aujourd'hui dans la pléiade de prêtres qui ont fait ou qui font honneur à notre Ecole et à ses maîtres.

Et enfin, l'onction sacerdotale que vous venez de recevoir témoigne en faveur du Christ lui-même, qui vous a choisi entre beaucoup d'autres, et qui vient vous appeler à prendre place parmi les princes de son peuple. En apportant ce témoignage au Premier de tous les prêtres de la Nouvelle Loi, au prêtre par excellence, Jésus-Christ, vous ne faites d'ailleurs que répondre à l'ordre qu'il a donné à tous les prêtres en la personne de ses apôtres au jour de son Ascension : « *Eritis mihi testes in Jerusalem et in omni Judæa et Samaria et usque ad ultimum terræ.* Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. »

Etre les *témoins du Christ*, c'est l'ambition de tous ceux qui veulent vivre — et mourir — pour lui ; c'est le rôle de tous ceux qui se consacrent à son service, soit dans la paix des cloîtres, soit dans le ministère des âmes, soit dans l'action catholique elle-même, sous des livrées laïques.

Mais le prêtre, par destination et vocation spéciale, doit être un témoin de Jésus-Christ : « *Eritis mihi testes* », car il doit, de par la volonté même du Maître, donner au Christ le témoignage *de sa parole*, le témoignage *de son action*, le témoignage *de sa vie, et de sa mort* elle-même.

I. — *Témoignage de sa parole*

Un des principaux devoirs du prêtre, c'est *d'enseigner*. Notre divin Maître en fait une obligation formelle à ses apôtres et à leurs successeurs : « *Allez, enseignez toutes les nations.* » Et c'est ainsi que le prêtre, par sa parole et par son enseignement, doit *témoigner* en faveur du Christ.

Or, ce devoir de la prédication et de l'enseignement qui incombe au prêtre est aussi pour lui un droit, un droit qu'il tient de Dieu lui-même.

Dieu l'a consacré. Dieu lui a dit : « Prêche à toute créature la vérité que je t'ai confiée, l'Evangile du Salut. *Prædicate evangelium omni creaturæ.* » Dès leur première campagne évangélique, les Apôtres proclament audacieusement leur droit à la liberté de la parole évangélique. Consternés de la mort de leur Maître, ils étaient comme enchaînés par la crainte et la défiance d'eux-mêmes. Mais le ciel s'ouvre, l'Esprit-Saint descend et, en un instant, leur langue muette se délie. Ils parlent, ces pusillanimes, et avec quelle éloquence ! « *Repleti sunt Spiritu Sancto, et cœperunt loqui.* » L'Esprit qui les a délivrés leur donne, avec l'intelligence des vérités qu'ils doivent annoncer au monde et des mystères dont ils sont les dispensateurs, le sentiment profond et invincible de la liberté qui leur est due. Ils parlent sur les places publiques et dans le Temple. On les menace, on leur défend de parler, au nom de la loi. « Nous ne pouvons pas nous taire, disent-ils. *Non possumus non loqui.* » On les saisit, on les enchaîne, on les met en prison, on les fait comparaître en jugement, on leur ordonne de nouveau de se taire. « Non, non, disent-ils, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ! *Obedire oportet Deo, magis quam hominibus.* »

Et ce droit à la parole que Pierre affirme au nom du collège des premiers prêtres de la Loi nouvelle, Paul l'affirme à ses disciples et veut qu'ils en usent. On pourra l'enchaîner comme un malfaiteur; qu'importe, pourvu qu'on n'enchaîne pas la parole de Dieu ! « *Laboro usque ad vincula quasi male operans, sed verbum Dei non est alligatum.* » Et écoutons-le s'adresser à son disciple Timothée : « *Je t'adjure au nom de Dieu, au nom de son fils Jésus-Christ, par son avènement que nous devons faire connaître au monde, par son royaume que nous devons établir, prêche la parole, ne te lasse pas de l'annoncer à temps, à contretemps ; enseigne, reprends, prie, menace, avec une patience invincible et une doctrine sans reproche.* » Et vous, hommes de toutes nations et de toutes conditions, regardez-nous, non pas comme de vulgaires fonctionnaires de gouvernements qui passent, mais comme les ministres du Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu.

M. f., c'est donc Dieu qui parle par la bouche de ses prêtres. Et c'est pourquoi le prêtre a le devoir — mais aussi le droit — de dire à tous, en tout temps et partout, toutes les vérités que Dieu l'a chargé d'annoncer au monde. Toutes, entendez-vous : celles qui transportent l'esprit humain en des régions mystérieuses que la raison ne peut atteindre, celles qui révèlent à l'intelligence étonnée les secrets de la sagesse divine, celles qui éclairent la conscience sur les chemins qu'elle doit suivre.

Et ne me dites pas, m. f., que les enseignements du prêtre ne vous intéressent pas, que ce ne sont que des opinions qu'on est libre de retenir ou de rejeter, que ce ne sont que des suppositions pour les croyants qui veulent bien les admettre.

Vous est-il indifférent, m. f., de savoir où vous allez par delà la tombe ? Vous est-il indifférent de savoir s'il y a un Dieu et une autre vie ? Vous est-il indifférent, si Dieu existe, de connaître ses relations avec l'humanité ? Vous est-il indifférent de connaître l'éternelle conclusion de la vie de l'homme et de l'action même de Dieu ? Pouvez-vous rester indifférents vis-à-vis de ces formidables questions de la destinée humaine, de ces questions qui, depuis toujours, ont tourmenté l'esprit en quête de vérité et de certitude? Et croiriez-vous pouvoir donner la tranquillité nécessaire à votre âme elle-même et aux âmes douloureusement inquiètes de la solution qu'elles attendent et qu'elles cherchent, en leur disant que ces questions seront pour toujours du domaine de l'inconnaissable et que le problème est insoluble ?

Or, c'est précisément ici que je vous attends, car c'est ici que le prêtre offre à toute âme de bonne volonté la solution de ces angoissantes questions. Cette solution, il la tient de sa foi et de la révélation dont son Eglise est dépositaire ; et il l'enseigne avec autorité, puisque c'est le Christ lui-même qui lui a dit en la personne des Apôtres : « *Allez,*

enseignez toutes les nations ; apprenez-leur tout ce que je vous ai appris moi-même ; celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise. »

Voilà, mon cher ami, un des *droits* que vous a donnés l'onction sacerdotale et un des *devoirs* de la mission que l'Evêque va vous confier. Ce droit et ce devoir font de vous un *témoin du Christ* au milieu d'un monde souvent pétri d'indifférence et d'ignorance religieuses. Ce *droit*, vous l'exercerez sans crainte ; ce *devoir*, vous le remplirez sans défaillance. En agissant ainsi, vous rendrez au Christ le témoignage qu'il attend de tous ses prêtres, et vous serez, dans le milieu où la Providence vous placera — par votre parole, par votre prédication, par votre enseignement, — la *lumière des âmes* : « *Vos estis lux mundi.* »

II. — *Témoignage de son action*

A ce premier témoignage que le prêtre doit apporter à Jésus-Christ, il s'en ajoute un autre : c'est *celui de son action*. Les esprits ont besoin de la lumière ; mais la volonté humaine, consciente de sa faiblesse en face des exigences du devoir, réclame la force nécessaire pour l'accomplir ; et le cœur de l'homme, si fragile et si inquiet, aspire à la tranquillité et à la paix. Ici encore, cher ami, vous serez le témoin du Christ par l'action sacerdotale que, demain, vous allez exercer.

1. *Action surnaturelle d'abord.* Le Christ, Prêtre éternel, a pourvu à tous les besoins de ceux qui participent à son sacerdoce et il a fait de son prêtre le dispensateur de la grâce, par le pouvoir qu'il lui a donné d'administrer les sacrements.

Le Sauveur a dit : « *Je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance.* » Communiquer la vie surnaturelle aux âmes de bonne volonté, voilà la raison de la venue de Jésus-Christ parmi les hommes, voilà la raison de son sacrifice, voilà la raison de son Eglise et de son sacerdoce.

« *Si quelqu'un*, dit-il, *ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume des cieux.* » Or, si toute personne peut baptiser, il n'en reste pas moins vrai que c'est le prêtre qui a reçu la mission officielle de le faire, puisque c'est aux apôtres que Notre-Seigneur a dit : « *Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* »

Le prêtre, autre Christ, monte au Calvaire chaque fois qu'il gravit les degrés de l'autel. Son sacrifice n'est pas autre chose que le sacrifice même du Christ. Chaque fois donc que le prêtre célèbre la messe, faisant en mémoire du Christ ce que le Christ a fait lui-même à la dernière Cène, il travaille, comme le Christ, à la rédemption du genre humain.

Mais en se faisant victime à l'autel, le Christ se fait aussi nourriture des âmes, pain vivant et vivifiant descendu du ciel par les mains consacrées du prêtre.

Dispensateur de la grâce, ou mieux de l'auteur même de la grâce dans l'Eucharistie, le prêtre est encore appelé à redonner la vie aux âmes qui l'ont perdue par le péché. C'est dans l'administration du sacrement de pénitence que le prêtre exerce le pouvoir formidable de remettre les péchés : « *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez.* »

Puis, ayant donné la vie aux âmes, les ayant purifiées, les ayant nourries du Christ, le prêtre n'aura plus qu'à les préparer au suprême passage de la vie d'ici-bas à celle de l'éternité. A cet effet, il oindra les malades de l'huile sainte et il les disposera au grand et terrible départ : *Proficiscere, anima christiana.*

2. A cette action d'ordre spécifiquement surnaturel, il s'en ajoute une autre, que le prêtre ne doit pas perdre de vue. Aujourd'hui, plus qu'à toute autre époque, le prêtre doit s'efforcer de *comprendre son temps et les besoins de ceux qui l'entourent*. Et, pour cela, il doit s'attendre à des difficultés et à des contradictions.

Il est fini, semble-t-il, le temps où, assuré d'ailleurs contre les soucis matériels de l'existence, le prêtre pouvait rêver d'une vie paisible et douce dans la solitude tranquille d'un calme presbytère ; où les âmes venaient à lui d'elles-mêmes, grâce à des habitudes de foi et à des traditions séculaires ; où les vocations sacerdotales florissaient nombreuses et où chaque paroisse, si petite soit-elle, pouvait se prévaloir d'avoir un pasteur à elle et uniquement à elle. Il est fini le temps où le prêtre croyait pouvoir se cantonner dans l'enseignement du catéchisme, dans le ministère de la prédication et l'administration des sacrements. Fini le temps où le prêtre pouvait croire qu'il lui suffisait de s'adonner à l'étude et d'enfermer sa vie dans le cadre pieux d'une régularité toute monastique. Fini le temps où le prêtre croyait pouvoir ne songer qu'aux misères des âmes, sans se soucier aucunement des misères du corps, laissant souvent à de mauvais bergers le soin de s'y intéresser, ou mieux, de paraître s'y intéresser.

Aujourd'hui, le prêtre n'est plus un fonctionnaire rétribué et pensionné ; aujourd'hui, le prêtre doit courir aux âmes qu'on a détachées de lui. Il doit assurer, faute de vocations suffisantes, le service de plusieurs paroisses, et cela souvent malgré son âge et ses infirmités. Il doit étendre et modifier le champ de son apostolat suivant les nécessités de l'heure présente. Il doit se préoccuper des besoins — de tous les besoins — de la société contemporaine et de ses ouailles en particulier, car à des temps nouveaux répondent des nécessités nouvelles.

Besogne formidable, qui cependant ne fait ni reculer ni trembler une âme sacerdotale, lorsqu'elle est imprégnée de ce zèle du grand apôtre, qui savait, nous dit-il, malgré sa faiblesse et ses infirmités, se dévouer à tous les besoins de ses églises, et se faire tout à tous par amour du Christ et des âmes.

Cette besogne, elle ne vous effraiera pas, mon cher ami, car vous saurez que le sacrifice sous toutes ses formes, doit être à la base de notre action. Sacrifice d'abord de notre égoïsme en quelque façon qu'il apparaisse, soit dans les tendances de notre nature, soit dans les propensions de notre cœur. Sacrifice de nos intérêts personnels et de notre volonté propre, pour ne considérer que les intérêts des âmes et la volonté de Dieu. Sacrifice même du résultat et du mérite de nos efforts, qui pourront être méconnus et dont d'autres pourront bénéficier après nous ; car il ne faut pas oublier que, dans la moisson du Christ, il en est souvent qui sèment dans les larmes pour permettre à d'autres de récolter dans la joie. Mais qu'importent les durs labeurs et les douloureux sacrifices, qu'importent les souffrances secrètes et les espoirs déçus, si tout cela concourt à étendre un peu plus le règne de Dieu sur la terre : « *Adveniat regnum tuum !* »

C'est alors, d'ailleurs, que par notre action sacerdotale sur les âmes, action vraiment désintéressée et imprégnée d'un grand esprit de sacrifice, nous serons, au milieu du monde tourmenté où nous vivons, de véritables témoins du Christ : « *Eritis mihi testes.* »